

EXPOSE DU GENERAL AIME MOLLE
SUR L'AMALGAME DES UNITES FFI DANS LA 1^{RE} ARMEE FRANÇAISE FIN 1944

« Vous connaissez en gros le problème de l'amalgame qui a été traité par le Général de Lattre dans son histoire de la 1^{re} Armée française, d'une façon si magistrale que personne ne pourrait rien y ajouter. Je me bornerai donc à quelques souvenirs personnels. En effet, je me souviens que, le 25 septembre 1944, alors que j'étais de passage à Grenoble à la tête de l'Infanterie de la 2^e DIM, avec laquelle je venais de faire toute la campagne d'Italie, je reçus un télégramme me convoquant d'urgence au PC du Général de Lattre à Besançon.

J'apprenais sur place, le lendemain, de la bouche même du Général, que j'étais chargé de superviser, avec un petit état-major à mettre sur pied, toutes les questions d'équipement, d'instruction, d'organisation et d'encadrement de la vague déferlante des unités FFI qui arrivaient chaque jour se mettre aux ordres du général et représentaient, certes, un éventail incroyable de valeurs et de faiblesses. C'est donc ainsi que dès le 1^{er} octobre je pris contact avec les unités FFI arrivant d'un peu partout mais uniformément animées d'un grand désir de se battre et non moins uniformément fort mal vêtues et armées.

Sans doute le problème était matériellement difficile car, somptueusement équipés par les U.S, nous étions entièrement tributaires de l'Intendance américaine qui distribuait strictement tout ce à quoi nous avons droit, mais n'avait aucunement l'intention de gaspiller un chandail ou un pistolet mitrailleur en plus de la dotation. Il fallait donc négocier laborieusement, en appeler aux hautes instances de l'armée américaine, ce que faisait avec véhémence notre Général, et en outre, déposséder un peu - le plus possible - les corps de la 1^{re} Armée au profit des malheureux FFI.

Mais là n'était pas l'essentiel de nos préoccupations. En réalité les corps de la 1^{re} armée avaient été mis sur pied avec le désir bien légitime de faire participer le maximum des effectifs disponibles en Afrique du Nord à la libération du territoire français. C'est donc en vidant les dépôts que l'AFN avait mis sur pied les neuf divisions constituant l'ensemble des troupes françaises et les pertes subies au cours des combats de Corse, Elbe, Italie et Normandie avaient déjà été comblées difficilement.

En octobre 1944, le problème du renforcement des effectifs était grave et cet apport de personnel de qualité représenté par les FFI aurait bien fait l'affaire de nos unités plus ou moins incomplètes ; mais telle n'était pas du tout l'intention du Général qui avait décidé, dès le début, que les liens créés dans la clandestinité ne seraient en aucun cas foulés aux pieds par une "cannibalisation" sans entrailles. Cette volonté de respecter les unités FFI, je puis dire que le général l'avait imposée à tous ses subordonnés, non sans peine, et qu'il était bien le seul, au début, à la considérer comme indiscutable.

Ce fut donc pour commencer un long effort de mise en ordre et d'équipement sans toucher à l'ensemble de l'encadrement pour des unités qui avaient pris forme de façon plus ou moins spontanée ou progressive et dont les "tableaux d'effectifs" n'avaient souvent que de lointains rapports avec le modèle vers lequel on voulait les faire tendre. La simple énumération des titres de ces unités vous en donne une faible idée. Les plus grosses s'intitulaient « colonne », nous avons ensuite « brigade », « brigade légère », « corps franc », qui variaient de 5 000 hommes à 200, « régiment », « bataillon », « commando », variant de 500 à 15. Certains avaient un recrutement homogène, d'autres présentaient des échantillons de toute origine, les préoccupations politiques n'étaient pas exemptes ici ou là, mais dans l'ensemble elles passaient au second plan. Enfin l'encadrement, à base d'officiers et sous-officiers d'active chez certains, était chez d'autres constitué de vrais chefs de bandes sans aucune formation militaire préalable mais qui n'étaient pas pour autant sans valeur.

Mes relations avec tous ces gens étaient cordiales et pittoresques. Ainsi, un soir que j'étais en visite au camp du Valdahon à une "brigade légère", j'avais eu la sollicitude imprudente de faire mettre mon chauffeur à l'abri de la température très basse ; la visite terminée, notre voiture avait disparu... Par contre, quelques jours plus tard, un autre chef d'unité me faisait cadeau d'une superbe voiture américaine décapotable, sans aucun lien avec l'incident précédent.

Évidemment il fallait surtout convaincre, persuader et à aucun prix n'avoir l'air de vouloir imposer sa solution. Tout ceci se passait en pleine bataille car dès qu'on avait à peu près dépanné une unité c'est-à-dire qu'elle avait pu toucher des chaussures, des vêtements chauds et un minimum d'armement, on la remettait à la disposition des commandants de division, voire même, comme pour l'attaque du 14 novembre, on en constituait un groupement qui, intercalé dans le massif boisé de Granges entre la 2^e DIM et la 2^e DFL, fit son petit

ouvrage "comme un grand" et se retrouva le 18 novembre en bordure de la Savoureuse entre Giromagny et Valdoie, et toujours entre la 1^{re} DFL et la 2^e DIM.

Cette première phase fut la plus délicate et celle où le Général déploya les trésors de sa dialectique et de sa patience aussi bien envers les FFI qu'envers ses subordonnés directs qui avaient quelque peine à suivre son raisonnement, ou plutôt à s'y rallier.

La seconde phase fut plus aisée : quand un bataillon FFI, ex-commando ou ex-brigade., avait pris une forme acceptable pour le 1^{er} Bureau et l'Intendant, il était relativement facile de le "proposer" à tel ou tel commandant de régiment. C'est ainsi que la 9^e DIC put, sans grand peine, remplacer en bloc ses unités de tirailleurs sénégalais, qui ne pouvaient affronter le dur hiver de Lorraine, par de jeunes FFI qui conservèrent en gros leur articulation et leurs cadres. On opéra de même un peu plus tard pour les régiments de tirailleurs algériens ou marocains qui se contractèrent en deux bataillons et furent renforcés d'un bataillon FFI qui conserva même sa dénomination.

Quoi qu'il en soit, quand le Général de Lattre me releva de ma mission, vers la fin de l'année, je ne prétends pas que le problème était complètement résolu, mais il l'était dans ses grandes lignes et l'époque héroïque était largement passée.

En quittant les FFI de la 1^{re} Armée, je n'allais pas être dépaysé puisque c'était pour prendre le commandement de la 27^e Division Alpine, une division, précisément, entièrement constituée de FFI grâce aux efforts de cadres d'active et de réserve animés par le colonel Vallette d'Osia et qui eut la particularité de s'armer et de s'équiper sans aucun apport des Américains.

Pour conclure ce trop long exposé, je dirai que mon passage de trois mois aux ordres directs du Général me laisse la fierté d'avoir participé de très près à une œuvre exaltante dont la réussite fut évidente et attribuable en très grande partie à la volonté de son auteur. »

Source : extrait d'un document non daté trouvé dans les archives du général Molle, remis en forme par la famille en 2002 ; date probable du document : 1948-1949 alors que le général commandait l'Ecole de Saint-Cyr à Coëtquidan.